

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 42

Artikel: Dame Anastasie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211587>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jeannette Pétairu, que l'ouïessai ronflia. Sè devîte à tsavon, que la tsemise, et l'allâve cambâ pè lo pâ d'au lhi po arrêvâ à la parâ quand... lâi vint on autre idée. Sè revire, va vè lo bri et sè met à breci quemet po fère eindroumi lo boufbo, ein tsanteint, asse dâo que pouâve, quand bin l'avâi dâi renaille amon la guierguetta:

Nono!

Petit poupon qui fait nono
Dans son berceau!
Sa maman viendra bientôt
Lui apporter du gâteau!
Son papa viendra demain
Lui apporter du bon pain!

Et dinse bin d'âi iâdzo à la felâfe. A n'on certain momeint, ie l'ont la Jeannette que socliâve moins épais et que se verive.

— Ah! t'i dza que, que lâi fâ. Bin bon sou que t'i! Qu'ête oncora que ellia manâaire.

— Te lo vâi. Su arrevâ l'a dza grand temps, omète duva z'hâore. Lo mousse fasâi ètait de mouettâ, adan, po ne pas tê reveilli, mè su lèvâ tot pllian, et pu ie breinno lo bri po lo reindroumi.

Adan, vo z'arâi faliu ôûre la Jeannette:

— Quaise-té, tsaravoûta de dzanliau! Lo petit que dor dè coûte mè du hier a nê!...

La fin l'è trau granta. A six hâore dau matin, quatre mài et trâi senanne aprî, la Jeannette Pétairu teimpétâve adi.

Lo Lucin l'è vegnâi tot sor.

MARC A LOUIS.

M. X, banquier à son employé : Vos chiffres sont bien mal faits, regardez-moi ce 3, tout le monde le prendrait pour un 5.

Le commis. — Mais Monsieur, c'est bien un 5.

Le banquier. — Tiens! j'aurais juré que c'était un 3.

POUR LA SUISSE!

Qui donc se souvient encore du Père Grize, le vieux chansonnier de Villars-Burquin, qui s'en allait de ville en ville, de village en village, dans le canton, colportant ses chansons, inspirées par les événements du jour? Si la forme n'en était pas impeccable, du moins, ces chansons de rue ne manquaient parfois ni d'originalité ni de piquant.

Monté sur un « tabouret », au coin des places, le père Grize chantait ses chansons aux passants, dont le cercle allait bientôt grossissant. Les uns applaudissaient bruyamment le chanteur et la chanson, interprètes de leurs sentiments; les autres, après un moment, relevaient le col de leur habit et s'esquiaient sans bruit, la tête basse, pour échapper aux quolibets qui les guettaient.

C'est bien vieux, bien vieux tout, cela; ça se passait entre 1840 et 1860.

Voici une de ces chansons, intitulée : *Chanson analogue au présent. Pour la Suisse!* (Air connu). Or, pour vieille qu'elle soit, cette chanson n'en est encore pas trop mal « analogue » au temps où nous sommes. Jugez-en!

Tous mes vœux sont pour ma patrie;
Pour elle aussi sont tous mes chants.
Inspire-moi, terre chérie,
Des sons vrais, simples et touchants.
Oh! nous tous, compagnons et frères;
Que ces beaux jours ont réunis,
Fiers du souvenir de nos pères,
Soyons Suisses, soyons unis.

Souvenons-nous bien que nous sommes
Les compatriotes de Tell,
Les descendants des vaillants hommes,
Dignes d'un honneur immortel.
Ah! d'une origine si belle,
Sentons toujours, sentons le prix,
Que notre cœur y soit fidèle,
Soyons Suisses, soyons unis.

Mœurs antiques et respectables;
Des anciens Suisses, nos aïeux :
Puissent vos traits ineffacables,
Revivre au cœur de nos neveux;
Et s'il est vrai que l'Helvétie,
De la vertu soit le pays,
Enfants d'une même patrie,
Soyons Suisses, soyons unis.

Que tous les cantons de la Suisse
Ne forment plus qu'un seul canton;
Que la cocarde les unisse
Et leur donne à tous un seul nom.
Devant ce nom de l'Helvétie,
Les autres n'auront plus de prix :
Enfants de la même patrie,
Soyons Suisses, soyons unis.

FRANÇOIS GRIZE, de Villars-Burquin.

Qu'est-ce, qui presse? — Le régent d'une commune du Gros-de-Vaud demandait, depuis très longtemps déjà, à l'autorité municipale, de bien vouloir faire construire une étable à porcs, désirant engranger annuellement un de ces animaux. Ne voyant venir aucune réponse de la Municipalité, ce régent s'adressa au Président du Conseil général, qui, plus empêtré, court chez le syndic, à qui il adresse d'assez vives observations à ce sujet.

Le syndic, qui ne veut pas passer pour un négligent, lui répond :

— Méléz-vous de ce qui vous regarde. Quand le cochon sera là, on fera le « buaton ».

LA FEMME FIN DE SIÈCLE

Vous allez bondir. Mesdames! Bondissez! Il y a de quoi. Voyez donc ce qu'un imprudent chroniqueur a osé écrire de vous, en 1896. De vous, n'est pas juste, en somme, car c'est de la femme fin XIX^e siècle qu'il s'agit; de celle-là, seulement. En reste-t-il encore? Oh! ma foi, s'il en reste, tant pis! Elles doivent être, d'ailleurs, aujourd'hui, si tellement — comme on dit ici — plus jeunes qu'alors, qu'il n'est plus possible de les reconnaître.

Or ce monstre d'homme, frappé d'archaïsme, touqué de bon vieux temps, écrivait ceci :

« C'est de la femme d'âge présent, c'est-à-dire fin XIX^e siècle — dont nous allons vous entretenir, sujet un tant soit peu délicat, mais que nous n'hésitons pas à aborder, parce qu'il faut réagir de toutes ses forces contre les tendances actuelles, qui ne tarderont pas à saper par la base ce que nous avons de plus cher : la famille.

» La femme d'aujourd'hui, sous prétexte d'émancipation, trouve sânt et tout naturel de se donner des allures masculines et de copier l'homme en bien des choses.

» Ainsi, depuis quelque temps, la femme fait de la bicyclette au moins autant que l'homme, celles qui ne s'adonnent pas à ce sport (ici encore elles sont nombreuses), arborent hardiment le costume de bicycliste et n'hésitent pas à se présenter un peu partout dans ce singulier accoutrement, qui n'est rien moins queseyant.

» Devenue pédagogue, la compagne de l'homme se détache de plus en plus de son intérieur, en un mot, du foyer, la base de tout, puisqu'il est le centre de la famille.

» Au lieu de se préoccuper des soins du ménage, la femme cherche au dehors les éléments d'une vie factice et pleine d'imprévu, qui a le don de l'attirer et de la charmer.

» Si elle n'a aucune notion de cuisine, et ne sait même pas faire une soupe, mettre cuire un morceau de viande ou épucher un légume, ce qu'elle considère être par trop « pot-au-feu », en revanche l'aplomb ne lui manque pas, accompagné d'une coquetterie généralement excessive et hors de proportion avec sa modeste position.

» Les couples prennent leurs repas au restaurant, la femme donne tout à faire au dehors, et bientôt on n'arrive plus à mettre les deux bouts ensemble.

» Si, par malheur, il survient un enfant, on a bien soin de l'envoyer prestement en nourrice, où on va le voir quand on en trouve le temps.

» Les charges devenant plus lourdes, la femme s'évertue à travailler au-dehors.

» De ce fait, la vie de famille n'existe plus, et quand arrive le dimanche, l'intérieur se trouve dépourvu des choses les plus nécessaires.

» Alors, on n'hésite pas à dépenser une bonne partie du gain de la semaine en achats de toutes sortes, attendu qu'il a été impossible d'apporter aucun soin à l'entretenir du linge ou de menus détails qui constituent une partie de l'existence.

» A qui incombe la faute de cette nouvelle calamité qui nous menace?

» Aux mères de famille aussi maladroites qu'imprévoyantes, qui, ayant considéré leurs filles comme de petits phénix, n'ont pas voulu leur apprendre à mettre la main à « la pâte » de peur qu'elles se les salissent.

» Aussi, après les avoir bien « élevées », la plupart d'entre elles ne peuvent descendre jusqu'à épouser un ouvrier, qui, du reste, serait malheureux comme les pierres du chemin avec une telle femme, chez qui le manque de savoir faire est largement compensé par les goûts excentriques et dispendieux.

» Nos femmes fin de siècle ressemblent en cela à un arbuste dont les rameaux se développent à profusion, mais qui, pour cette raison même, ne peut produire aucun fruit.

» Qui donc nous rendra la candeur et la simplicité de nos mères, dont on avait bien soin de faire des femmes utiles, — ce qui ne les empêchait pas d'être agréables, — au lieu et place de ces jolies poupées aux regards trop hardis et à la désinvolture par trop cavalière.

» Que la corolle de la fleur soit moins ouverte, que les pétales soient moins brillants, mais qu'il nous soit encore donné de retrouver dans le calice, c'est-à-dire dans le cœur, cette attirance, ce parfum énivrant d'autrefois dont nos pères furent heureux de se griser. »

Le pauvre petit. — Le fils de M. X. s'est fait naturaliser Français pour entrer dans la marine. On demande de ses nouvelles à son père.

— Oh! dit-il, le pauvre petit va maintenant être bien embarrassé pour nous écrire. Dans sa dernière lettre il nous annonce que son commandant a fait jeter « l'ancre ».

DAME ANASTASIE

On a, depuis un an, cassé pas mal de sucre sur le dos de la censure. Il faut dire qu'elle a tout fait pour cela. Il n'est pas d'excès qu'elle n'ait commis, sous prétexte d'en réprimer à beaucoup moins répréhensibles; elle n'a manqué aucune occasion de mettre les pieds dans le plat, oh! mais jusqu'au genou. Seulement, comme la guerre l'a armée jusqu'aux dents, et quelles dents! il a fallu céder. Elle ne perd, du reste, rien pour attendre.

Pour le moment, on se borne à plaisanter, à chansonnier dame Anastasie. Cela doit pas mal l'agacer; mais elle fait bonne mine à mauvais jeu. C'est plus sage... et plus prudent.

Rappelons, à ce propos, les vers que voici de Gille, dans le *Pôle-Mèle*:

L'autre jour chez Anastasie
Un journaliste s'en allait
Pour soumettre à Sa Courtoisie
Un innocent entrefilet.

Ce dont il s'agissait... Q'importe!
Il ne citait ni noms, ni lieux.
Et tout en frappant à la porte
Il s'enthardissait de son mieux.

Mais dès qu'il ouït la cruelle
Cliqueter le ciseau d'acier,
Il lui vint une frayeur telle!
Que, laissant là son court papier,

Comme un apache dans la rue
Poursuivi par un policier,
Il prit une course éperdue
Dans la direction du palier.

Bousculant tout sur son passage
Il s'élança vers l'ascenseur,
Et bondit jusque dans la cage...
Mais trois fois..., quatre fois horreur!...

Par la machine élévatrice
Il fut pris si traitreusement
Que conduit de suite à l'hospice,
Il y mourut en arrivant.

Souvent nous allons dans le pire
En voulant éviter le mal.
Et la morale que j'en tire
En évoquant ce fait brutal,
C'est qu'il vaut mieux, la chose est sûre,
Lorsque l'on va chercher *le censeur*,
Être coupé par *la censure*
Qu'ètre coupé par *l'ascenseur*.

Un vieux traitement du rhume de cerveau.

Le rhume de cerveau, le coryza, est la cause la plus fréquente des suppurations d'oreilles, l'origine des laryngites, des bronchites, voire des pneumonies. Il faudrait donc soigner un coryza comme tout autre maladie. On ne le fait pas, parce que dans l'énorme majorité des cas nous n'avons pas le temps de suivre la prescription du médecin qui nous dit de rester chez nous bien au chaud, de boire des tisanes et de nous barbouiller le nez avec de la vaseline boriquée.

Un médecin viennois a trouvé dans les écrits d'un vieux médecin anglais, M. Williams, un traitement qui consiste tout simplement à réduire au minimum la quantité de boissons dès que le rhume de cerveau se déclare.

« Dans le temps, écrit M. Williams, j'étais très sujet au rhume de cerveau. Or, j'ai remarqué que lorsque je prenais du thé ou une autre boisson chaude, ma tête devenait plus lourde, l'écoulement nasal augmentait et l'expectoration se faisait plus abondante. J'ai donc eu l'idée de m'abstenir presque complètement de toute boisson pendant vingt-quatre heures. J'ai constaté alors qu'au bout de quelques heures déjà le flux catarrhal diminuait et que j'étais moins souvent obligé de me moucher. Au bout de vingt-quatre heures il ne me reste plus qu'une légère irritation du nez et de la gorge, et le lendemain tout est terminé. ».

On n'a même pas besoin de supprimer complètement les liquides : il suffit de remplacer le café au lait du matin par des œufs ou simplement par une tartine, de renoncer au potage du dîner et de se contenter aux deux repas principaux d'un verre à bordeaux d'eau rouge. En modifiant de cette façon son régime, on peut vaquer à ses occupations, sortir si l'on veut : le rhume de cerveau n'en guérira pas moins en un ou deux jours.

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets

par J.-J. PORCHAT

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de Lausanne, le 15 mars 1843.)

—O—

IV

BONAPARTE, à Michel.

Qu'elle soit solide ! Elle doit passer les Alpes.

MICHEL, préparant son travail.

Et revenir chargée de drapeaux ennemis, mon général !

BONAPARTE.

J'accepte l'augure. Touchez-là, mon ami.

MICHEL, avec transport à ses voisins.

Il m'a touché la main ! Oh !...

BONAPARTE, à l'Aide de camp.

Ces Vaudois ont de l'enthousiasme. Je me souviendrai de leur attachement à ma personne ; et,

quoiqu'il arrive, ce petit pays sera mon enfant gâté... Où se reposer ?

L'AIDE DE CAMP.

Voilà l'auberge. A l'Ours. On dit que l'hôte est un aristocrate.

BONAPARTE.

Comme son enseigne. Soyez tranquille : il sera patriote demain. *On entend de la musique.*

L'AIDE DE CAMP va au devant et revient.

Voici, je crois, de jeunes demoiselles qui viennent vous complimenter.

BONAPARTE.

Les aimables figures ! Quelle fraîcheur ! Tel pays, tels habitants.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, JEUNES FILLES vêtues de blanc, JEUNES GARÇONS. Le cortège se range des deux côtés du théâtre.

CHŒUR de jeunes filles.

AIR : *Voyez sur cette roche.*

Recevez notre hommage,

Salut, ô guerrier valeureux !

Jeune encor, déjà fameux

Soyez toujours heureux !

UNE JEUNE FILLE.

Ici votre passage

Lève un tribut sur nos rosiers.

C'est par de là nos glaciers

Qui naissent vos lauriers.

CHŒUR d'hommes.

Tremblez, ennemis qu'il menace

Sans bruit cédez la place ;

Gare à vous !

CHŒUR de jeunes filles.

Recevez notre hommage, etc.

Les jeunes filles présentent des couronnes de fleurs à Bonaparte, qui les reçoit et les remet à son Aide de camp.

BONAPARTE.

Mesdemoiselles, un soldat ne saurait vous louer comme vous le méritez ; mais croyez que mon admiration est bien vraie, bien sentie. Des liens d'affection m'unissent à vos pères : souffrez qu'ils s'étendent jusqu'à vous. Je n'ai pas oublié, jeunes Helvétiques, que Mme Bonaparte, que ma chère Joséphine est un enfant de la Suisse comme vous. Elle sera bien touchée de l'accueil flatteur que vous m'avez fait. Une de vous me permettra-t-elle de lui baisser la main ?

UNE JEUNE FILLE, présentant sa voisine.

A toi, cet honneur, Caroline.

LA JEUNE FILLE.

A toi, Pauline.

BONAPARTE.

Les noms de mes sœurs ! A l'une et à l'autre, si vous le permettez. *Il leur baise la main. On entend une musique champêtre.*

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MUNICIPAUX, etc.

Une députation de la Municipalité de Villeneuve vient offrir à Bonaparte le vin d'honneur. Six vignerons, en costume de fête, traînent un petit char, élégamment décoré de rubans et de feuillage ; sur le char, un tonneau, peint de rouge et de blanc, muni de sa boîte de laiton. Un joli petit garçon, aux cheveux blonds, bouclés et flottants, est à cheval sur le tonneau. Il est en costume de Bacchus, et couronné de pampre. Il porte une coupe. Le drapeau français et le drapeau helvétique décorent le char. Jeunes paysans, jeunes paysannes, en costumes du pays. Le cortège suit le char, que précèdent les ménétriers.

BONAPARTE.

Que vois-je ? Quelle fête charmante !

JEAN-LOUIS.

C'est la Municipalité, Général, qui veut, comme nous l'avons arrêté en Conseil, vous offrir le vin d'honneur.

BONAPARTE.

Attention délicate. La poussière de la route a fait du vin d'honneur un breuvage de circonstance.

AIR : *Por lo bin fitá**Sli bi marindzo.*

JEAN-LOUIS, frappant sur l'épaule d'un vigneron.

En avant, luron,

Du jus de ta vigne,

Joyeux vigneron,

Quel autre est plus digne ?

Bien qu'il soit en beau chemin,
Qu'on l'arrête un verre en main.

Pour boire

A sa gloire

Oh gai !

Pour boire

A sa gloire !

CHOEUR.

Bien qu'il soit en beau chemin, etc.

UN PAYSAN, en bonnet de police, ancien soldat.

Salut, Général !

Ces bras invalides

Ne serviront pas mal

Sous les Pyramides....

BONAPARTE.

Est-il possible, mon brave camarade ! *Il l'em-brasse.*

LE PAYSAN.

J'te trouve en plus beau chemin,
Et l'arrête un verre en main, etc.

CHOEUR.

Il est en plus beau chemin :
On l'arrête un verre en main, etc.

UN VIGNERON.

Quand tu bataillaïs

Près du pont d'Arcole,

Là je travaillais,

Chantant cet' parole :

Qu'il se trouve en mon chemin :

Je l'arrête un verre en main, etc.

CHOEUR.

Il se trouve en mon chemin, etc.

UN PAYSAN.

Des Impériaux

J'attends la déroute ;

Mais si leurs drapeaux

Flottaient sur ma route,

J'dirais : Passez voi'chemin,

J'aurais cent fois l' verre en main

Sans boire

A vot' gloire ! etc.

Oh gai ! etc.

CHOEUR.

J'dirais : Passez votre chemin, etc.

Un des municipaux, armé d'une coupe, la fait remplir:

(A suivre.)

Grand Théâtre. — Le Théâtre a rouvert ses portes et les surprises que M. Bonarel, en directeur actif et intelligent, avait longuement préparées cet été, ont été révélées au public, qui a eu beaucoup de peine à reconnaître le vieux Théâtre d'antan, poussiéreux et décoloré.

Tout a été remis à neuf et, dès l'entrée une bonne odeur de propreté, une vision de tentures claires et d'étoffes neuves invitent au spectacle et réjouissent le cœur des vieux habitués. La salle flambe des mille bougies électriques qui ont fait place au gaz et le rideau, remis à neuf, dans un instant va se lever sur les nouveaux pensionnaires que M. Bonarel a engagés pour la saison.

Autant qu'en on peut juger par une première représentation, M. Bonarel paraît avoir eu la main heureuse et les artistes qu'il nous a présentés ont joué avec beaucoup de talent et de vie la pièce de MM. Kistemackers et Dulard : *La Rivale*. Le public ne leur a pas ménagé les applaudissements.— Demain, dimanche, à 8 heures du soir, *Mar-tyre*, le très beau drame de d'Ennery et Tarbé, une pièce des plus émouvantes. — Jeudi, 21 octobre, *Château historique*, de A. Bisson et J. Beer de Turique.**Kursaal.** — Le Kursaal est en pleine vogue. L'intérêt de ses spectacles lui assure des salles toujours comblées et ses artistes recueillent de justes applaudissements. Hier, vendredi, ont commencé les représentations du *Truc du Brésilien*, un très amusant vaudeville en trois actes. En voici pour une semaine de succès.**Lumen.** — Le programme de cette semaine comprend deux grands films attrayants : *Ne jugez point!* drame moderne d'une rare intensité de sentiments. *L'Hymne nuptial*, grand drame d'espionnage de la guerre actuelle.**Rédaction:** Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.